



NORAH GERALDI-DEI CAS,
FATIHA IDMHAND ET CATHY FOUREZ (DIR.)

LIEUX ET FIGURES DE LA BARBARIE



P.I.E. Peter Lang



NORAH GERALDI-DEI CAS,
FATIHA IDMHAND ET CATHY FOUREZ (DIR.)

LIEUX ET FIGURES DE LA BARBARIE



P.I.E. Peter Lang

Introduction

Norah GIRLADI-DEI CAS, Cathy FOUREZ, Fatiha IDMHAND

Université Lille 3 – Lille Nord de France
Université Lille 3 – Lille Nord de France
Université Littoral Côte d'Opale – Lille Nord de France

À Lelia Area, in memoriam

À l'heure où se renforcent les frontières politiques, idéologiques et où la justice est dépassée par le nombre de crimes de guerre, les lieux où la barbarie s'exerce se multiplient, se globalisent au rythme d'une mondialisation frénétique, et ce sous des formes inédites, avec une ampleur inquiétante. Spectaculaire, source de voyeurisme malsain, normalisée par la banalisation du « mal », la barbarie d'aujourd'hui se décline comme si aucune leçon n'avait été tirée de la guerre civile espagnole, de la Shoah, de la guerre du Vietnam, des dictatures latino-américaines, ou de la situation d'injustice endémique dans laquelle se trouve embourbée l'Afrique... Des Balkans au Guatemala, du Mexique au Rwanda, de l'Afrique du Sud de l'apartheid à la guerre en Afghanistan, les violences individualisées contre les femmes et les enfants, la discrimination raciale et culturelle se sont généralisées en toute impunité, sans distinction de pays ou de continent, avec, souvent, la complicité d'une Justice « défigurée ».

Face à ce constat, une réflexion d'ordre éthique s'est imposée aux chercheurs en sciences humaines – membres du Centre d'études sur les civilisations, les langues et les littératures étrangères (CECILLE-EA 4074-Université de Lille) – qui, par une approche interdisciplinaire, ont tenté de comprendre les raisons pour lesquelles ce phénomène ne cesse de s'amplifier. CECILLE a ouvert, suite à une rencontre avec le poète argentin Juan Gelman autour et sur le sujet « Poésie et politique », sous la forme d'un espace de formation et de recherche, un séminaire

sur les « Lieux et les figures de la barbarie »¹. Soutenu par les liens de coopération scientifique de l'Université de Lille 3, notamment par le réseau international d'américanistes qui fait partie de CECILLE, le programme a permis d'analyser les relations qu'entretient la notion de barbarie non seulement avec l'autre comme barbare (c'est-à-dire avec celui que l'on ne comprend pas et même que l'on refuse de comprendre), mais aussi avec la construction d'imaginaires apocalyptiques au sein des cultures contemporaines. En octobre 2008, un symposium international est venu clore ce projet scientifique qui, pendant quatre ans, a été nourri par les travaux d'artistes et de chercheurs du monde entier.

Notre réflexion s'est centrée sur l'expression littéraire mais aussi sur la musique, l'iconographie, la photo et le cinéma ; notamment parce que l'art permet, comme le souligne Jean-Luc Nancy², de parler et de dessiner non seulement la beauté, mais aussi la cruauté et la violence avec des moyens singuliers qui servent d'exemple. L'art a le pouvoir de dire le rapport entre l'inquiétant et le terrible, la dissonance et la dés-harmonie, la douleur et la déchirure dans lesquels plonge et tombe le monde très – trop – souvent. L'analyse d'œuvres permet, d'une part, de réfléchir sur différents types de représentations qui s'interrogent sur les phénomènes de violence et, d'autre part, de décortiquer en profondeur les outils que l'Histoire et les Arts ont utilisés pour interpréter, au fil des siècles, la barbarie. Les auteurs de cet ouvrage explorent le phénomène de la barbarie selon des modes et des méthodologies diverses ; néanmoins, c'est une analyse interdisciplinaire du dit « phénomène » qui prédomine au sein de ce travail collectif. Ces pratiques font émerger un objet épistémologique abordé depuis l'angle des transferts culturels et méthodologiques, de tonalités et d'approches transversales, et donc polysémiques.

Ce livre traduit la biologie complexe des barbaries, toujours présentes, dans une diversité d'espaces et à des moments différents. La diversité des points de vue, la justesse des propos recueillis à différents moments et sous des aspects divers nous ont incités à conserver ces

¹ Associé aux activités de l'École doctorale régionale « Sciences de l'Homme et de la Société » et de la Maison Européenne des Sciences de l'Homme et de la Société (MESHS Nord-Pas de Calais). Ce travail s'est poursuivi en collaboration notamment avec des chercheurs latino-américains et européens, entre autres, Cristina Iglesia (Universidad de Buenos Aires), Lelia Area (Universidad Nacional de Rosario), Teresa Mozejko Costa (Universidad Nacional de Córdoba), Lucia Melgar (UNAM-Mexique), Geneviève Fabry (Université catholique de Louvain-la-Neuve), Ilse Logie (Université de Gand) et Kristine Vanden Berghe (Université de Liège) au sein d'un programme transversal dont les textes sont consultables sur : <http://evenements.univ-lille3.fr/colloque-barbarie2008/>.

² Jean-Luc Nancy, *La beauté*, Centre dramatique national de Montreuil, Bayard, 2009.

multiples discours, notamment dans leur forme orale, au sein d'un CD-Rom que nous joignons à cet ouvrage. Il faut noter les contributions de personnalités qui ont enrichi la réflexion sur les barbaries. Il s'agit notamment des écrivains Juan Manuel Fajardo, Juan Gelman, Sergio González Rodríguez, Jérôme Leroy, Carlos Liscano, José Ovejero, Iván Oñate, Youval Shimoni, Paco Ignacio Taibo II ; des dramaturges Wajdi Mouawad et Valère Novarina ; du metteur en scène Robert Davreux ; du compositeur Christian Paçoud ; de l'artiste-peintre Jeanne Socquet ; du dessinateur et bédéiste Ángel de la Calle ; des journalistes et photographes Patrick Bard et Marie-Berthe Ferrer ; du Père Patrick Desbois ; de la philosophe María Fernanda Santiago Bolaños ; et des chercheurs Miguel Benasayag, Pierre-Jérôme Biscarrat, Serge Gruzinski, Claire Mouradian, Alexis Nouss, Pierre Vaydat, Yves Terson, Michel Wieviorka.

Les lectures de la barbarie primitive, proposées dans la première partie de cet ouvrage, montrent que la représentation du barbare et de la barbarie contient, dès les textes les plus anciens, comme le signale entre autres la lecture de Youval Shimoni sur l'*Ancien Testament*, la signification de l'altérité et la violence du sacré. La figure de l'autre rejeté dans la non-humanité et la sauvagerie est reprise par Pierre Vaydat lorsqu'il retrace l'archéologie de la notion de barbare et de son usage depuis l'Antiquité gréco-romaine, matrice de la civilisation occidentale. À l'époque, le barbare désigne les êtres humains auxquels manquent l'« *humanitas* », des hordes menaçant les espaces civilisés et dont l'antipode est le peuple évolué. Cette barbarie, qui accompagne la figure de l'exilé chez Ovide, ouvre à l'époque moderne un nouveau débat sur les utopies inspiré par les idées de l'Humanisme et par la découverte du Nouveau Monde. À ce propos, Serge Gruzinski traite des premiers effets de la mondialisation au XVI^e siècle et du retentissement, non seulement en Europe, de la rencontre avec l'Autre américain. Le cas de l'écrivain péruvien Ricardo Palma permet de constater les déplacements de sens qui se produisent au début du XX^e siècle lorsque le barbare signifie le marginal et désigne celui qui est considéré comme tel parce qu'il n'appartient pas à l'élite sociale. Le sociologue Michel Wieviorka souligne quant à lui que « le barbare est d'abord celui qui vient mettre en cause ce que nous considérons être des valeurs universelles ». La « barbarie » ne désigne pas seulement un acte de cruauté, elle se rattache aussi à la représentation « biaisée » que l'on (se) fait de l'Autre et implique une prise de position manifestée violemment vis-à-vis d'une personne ou d'une communauté donnée. Basée sur des aprioris, elle s'attaque aux représentants des autres cultures et empêche que leurs modèles circulent librement. Par conséquent, la notion de barbarie, au fil des chapitres de cet ouvrage, apparaît reliée aux rapports d'opposition et

de non-respect établis entre des États ou des communautés d'une même nation.

Partant de l'idée que la « barbarie » rapproche, en même temps qu'elle nous éloigne de l'Autre, soit par des scènes de conflit ou d'at-tait, la deuxième partie de ce volume, analyse le différend et les non-normes dans diverses déclinaisons de la figure du barbare. Le rejet de l'autre sur des critères uniquement identitaires s'avère une constante de la barbarie moderne, laquelle a conduit aux violences extrêmes, comme le reflète le travail de terrain réalisé par le Père Patrick Desbois. En effet, ses recherches en Ukraine sur les victimes juives des Einsatzgruppen pendant la Seconde Guerre mondiale (1941-1944), ou l'ouverture récente des archives liées aux questions génocidaires armé-niennes et juives, nous aident à comprendre les variations et degrés de perversion qui ont été utilisés, à différents moments de l'histoire et en relation avec différentes cultures, pour exterminer, et ce de façon délibérée, des communautés. Si la barbarie persiste, si elle prolifère de nos jours, tel un parasite, avec un esprit créatif proche du morbide et de la destruction totale, comme nous l'enseigne Sergio González Rodríguez, c'est qu'elle doit son omniprésence à une impunité qui n'a cessé de gangréner l'Histoire des Amériques. Les Amériques, l'un des laboratoires de cette banalisation moderne du mal engendrée par les carences du politique, ont donné, entre autres, au cours de ces deux derniers siècles, non seulement les disparus des dictatures du Cône Sud pour lesquels Carlos Liscano revendique un espace du souvenir et de la mémoire, mais aussi les femmes cruellement assassinées aux frontières du Mexique et au Guatemala, comme le rappelle l'enquête menée par les journalistes Patrick Bard et Marie-Berthe Ferrer à Ciudad Guatemala. Les pratiques archaïques de la violence mêlées aux hautes technologies, servent également de stratégies de peur dans les guerres où se déchirent les cartels de la drogue, le fanatisme religieux. Tout en racontant des « histoires », Paco Ignacio Taibo II montre, à l'instar de María Fernanda Santiago Bolaños, que l'éducation demeure l'outil le plus sensé, le plus « éclairé » pour combattre tout ce qui porte atteinte à la vie humaine.

À la lecture de cet ouvrage, deux constats s'offrent à nous. Premièrement, une autre forme de barbarie, théorisée par la philosophe Michaela Marzano³ dans son essai sur « l'horreur-réalité », semble se normaliser de façon inquiétante : une attitude indifférente et apathique face aux actes de violence exercés sur autrui. Deuxièmement, penser et écrire l'impensable, dans notre présent et depuis des pays gouvernés par des

³ « L'indifférence est une nouvelle forme de barbarie », in Michela Marzano, *La mort spectacle. Enquête sur l'« horreur-réalité »*, Paris, Gallimard, 2007, p. 15.

politiques d'intimidation protégées par une impunité criminelle, relèvent souvent de l'héroïsme.

La démarche interdisciplinaire et l'option épistémologique qui sous-tend ce livre permet de mieux comprendre les passages, les formes de transferts et la circulation de modèles qui ont conduit chaque culture ou communauté à construire son propre barbare ; en effet, la fortification identitaire incite à soupçonner l'Autre de vouloir détruire celle-ci. Cette construction faite de discours et d'actes basés sur le mensonge, mais aussi de polémiques outrageuses et de profanations, repose sur une altérité inaccessible ; « tellement inaccessible » que la perception que chacun se fait d'elle-même serait celle qui résulte de sa propre construction, comme le souligne Michel Espagne⁴.

La barbarie s'étend, malgré une connaissance plus accrue des faits de violence, malgré une prise de conscience des organismes internationaux, malgré une forte implication des discours culturels sur la question et, notamment, de l'art, qui se fait mémoire de l'événement tragique. Se plonger dans la complexité du phénomène de la barbarie, en étudier les connexions avec le concept d'altérité, s'interroger sur l'utilisation de la violence comme réflexe généralisant la construction d'imaginaires collectifs sur la cruauté, a été possible grâce à l'optique pluridisciplinaire qui a contribué à établir une généalogie des formes de la barbarie et de ses utilisations discursives les plus actuelles. Nous avons pu démontrer qu'elles donnent lieu à des figures récurrentes, mais que, dans le même temps, c'est dans l'expression singulière de chaque artiste ou de chaque écrivain qu'elles se dévoilent à nous. Une fois de plus, nous avons voulu réaffirmer que l'art incarne sans doute l'une des voies les mieux disposées à « armer nos consciences » ; il réveille non seulement notre réceptivité sur les atrocités et sur les actes de « décivilisation » de la civilisation⁵, mais aussi notre capacité d'interroger autrement la justice, de susciter la colère, de provoquer le débat, de lire et d'interpréter le monde avec de nouvelles lunettes.

⁴ Cf. Michel Espagne, « Introduction » à *L'horizon anthropologique des transferts culturels*, *Revue Germanique internationale* 21/2004, Paris, PUF, 2004, p. 5-8.

⁵ Cf. Walter Benjamin « [...] Il n'est pas de témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de barbarie », in « Sur le concept d'histoire » (1940), *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 433.